

MARTOR



Title: "Du couteau à la maison. Pratiques et matérialités de la réussite au village de Certeze"

Author: Daniela Moisa

How to cite this article: Moisa, Daniela. 2011. "Du couteau à la maison. Pratiques et matérialités de la réussite au village de Certeze". *Martor* 16: 34-51.

Published by: Editura MARTOR (MARTOR Publishing House), Muzeul Țăranului Român (The Museum of the Romanian Peasant)

URL: <http://martor.muzeultaranuluiroman.ro/archive/martor-16-2011/>

Martor (The Museum of the Romanian Peasant Anthropology Review) is a peer-reviewed academic journal established in 1996, with a focus on cultural and visual anthropology, ethnology, museum studies and the dialogue among these disciplines. *Martor* review is published by the Museum of the Romanian Peasant. Its aim is to provide, as widely as possible, a rich content at the highest academic and editorial standards for scientific, educational and (in)formational goals. Any use aside from these purposes and without mentioning the source of the article(s) is prohibited and will be considered an infringement of copyright.

Martor (Revue d'Anthropologie du Musée du Paysan Roumain) est un journal académique en système *peer-review* fondé en 1996, qui se concentre sur l'anthropologie visuelle et culturelle, l'ethnologie, la muséologie et sur le dialogue entre ces disciplines. La revue *Martor* est publiée par le Musée du Paysan Roumain. Son aspiration est de généraliser l'accès vers un riche contenu au plus haut niveau du point de vue académique et éditorial pour des objectifs scientifiques, éducatifs et informationnels. Toute utilisation au-delà de ces buts et sans mentionner la source des articles est interdite et sera considérée une violation des droits de l'auteur.

Au centre de Certeze,
une équipe de
constructeurs s'en va
au travail (2005)



Du couteau à la maison. Pratiques et matérialités de la réussite au village de Certeze

Daniela Moisa

Daniela Moisa est stagiaire postdoctorale au Département d'Anthropologie de l'Université de Montréal. En 2010, elle a soutenu une thèse en ethnologie, à l'Université Laval portant sur « Les maisons de rêve au Pays d'Oaş. (Re)construction des identités sociales à travers le bâti dans la Roumanie socialiste et postsocialiste ».

RÉSUMÉ

Pour les habitants de Certeze, c'est une question d'honneur de bâtir une maison à Soi. Posséder un bâtiment « moderne » ou « occidental » est la principale matérialisation de la réussite individuelle et de la famille. Mais qu'est ce que réussite et honneur signifient-elles ? Au moyen des théories du material culture, nous allons démontrer que la joute en maisons tel qu'on l'a observée pendant une recherche de terrain menée entre 2001 et 2005, à Certeze n'est pas un phénomène absurde et chaotique. Plus que l'expression d'un devoir envers la famille, ce que nous appelons la maison de la réussite de Certeze est un véritable capital matériel, social et symbolique destiné à situer et à définir l'individu dans la communauté. Afin de faire de son propriétaire un MOI honorable et authentique (Goffman 1998), la maison de la réussite se nourrit de toute source de valorisation, sans tenir compte de ségrégations si chers aux anthropologues : passé et présent, ici et ailleurs, matérialités « occidentales » et institutions anciennes locales telles que la vendetta. Autrement dit, la maison de la réussite joue (avec) et déjoue la séparation problématique entre la « modernité » et la « tradition ».

MOTS - CLEFS

la maison de la réussite, honneur, vendetta, mariage, (post)socialiste, Certeze.

À partir de Certeze, village roumain dont le surnom est « Le petit Paris », nous nous intéressons à la relation entre les pratiques résidentielles et les constructions identitaires dans leur sens social, avant et après la chute du régime socialiste. Situé dans une région périphérique de la Roumanie, le Pays d'Oaş, qui s'engage depuis les années 1970 dans une ample mobilité du travail stimulée par les projets de construction de la nouvelle société socialiste (Velcea 1964, Focsa 1975, Lagrave et Diminescu 2001, 2003), Certeze est marqué par l'apparition d'un autre phénomène, celui de la (re)construction de maisons nommées « modernes ». Il s'agit de bâtiments privés, visibles par leur verticalité (ils ont un ou deux étages), par leur formes carrées qui rompent avec le paysage du village « traditionnel » crayonné par les ethnologues (Focsa 1975, 1999). L'ouverture des frontières après 1989 a amené les Certezeni à tourner les yeux vers l'Occident, nouvelle destination de la migration du travail¹. Ce contexte à la fois nouveau et ancien pousse le phénomène bâtisseur, déjà existant sur place, vers une transfor-

mation permanente de l'espace se traduisant par une concurrence ardue pour « avoir la maison la plus grande, la plus belle et la plus moderne » (Certeze, 2002²).

En s'appuyant sur plusieurs enquêtes de terrain menées entre 2001 et 2005, auprès des habitants de Certeze, cet article montre que la (re)construction de la maison nommée « de type américain », « autrichien » ou « français » est rythmée (Deleuze 1987) par l'honorabilité individuelle et familiale qui renvoie à l'institution traditionnelle de l'honneur, la vendetta. Plus largement, nous avançons l'idée que dans les sociétés postsocialistes, la logique pratique de l'extension et de la transformation de l'espace domestique est reléguée dans l'ombre, d'une part par la présence, encore très active, de plusieurs réseaux de sociabilité traditionnels (familiaux, parentaux, amicaux, de voisinage) et, d'autre part, par l'augmentation des motivations symboliques, notamment l'honorabilité individuelle et familiale qui, dans le cas de Certeze, renvoie à l'institution traditionnelle de l'honneur, la vendetta.

Selon nous, la réussite est bien solide,

1) En 2005, 80% de familles de Certeze avaient au moins un membre qui travaillait ou qui avait travaillé en Occident. Bien que le nombre des hommes à partir reste toujours majoritaire (80%), les femmes partent aussi (20%). Il s'agit surtout de femmes mariées, âgées de 30 à 50 ans. Il est important à retenir que 95 % de personnes parties reviennent dans leur village d'origine où se trouve la famille et la résidence principale.

2) Afin de protéger nos informateurs, nous avons choisi de ne pas publier leurs noms. Nous utiliserons le terme générique d'habitant, et fournirons si nécessaire son âge, l'année et le lieu de l'entrevue.

À Certeze, les maisons de « type occidental » sont plus ou moins finies. À côté, les hommes semblent bien insouffrants (2005)



3) La réussite de l'homme moderne est prise dans le paradigme kantien de l'être.

4) De plus en plus de livres sur des personnalités politiques, économiques ou du showbiz « dévoilent » le(s) secret(s) de leur réussite. En 2011, des titres tels que « Mental gagnant : les huit règles de l'efficacité au travail » ; « Human relations for career and personal success : concept, application, and skills » ; « Winning : reflections on an American obsession » ; « Focusing on your customer : expert solutions to everyday challenges » ou « 101 secrets to career success » ou « Comment je suis devenu un écrivain célèbre » offrent dans le plus pur esprit du marché une gamme complexe de solutions pour réussir. La réussite est aussi liée à la beauté, au perfectionnement physique.

concrète et présente à tous les niveaux de la société. Elle tire sa vitalité de sa visibilité, de la capacité de communiquer un message sur son producteur ou ses consommateurs et surtout de se faire (re)connaître en tant que telle. Cette matérialité n'est pas figée, mais mouvante, changeable et surtout sans préjugés car elle est alimentée par un « polythéisme des valeurs » (Weber 1964) qui ne tient pas compte de frontières entre avant et après, entre modernité et tradition, entre socialisme et capitalisme ou encore, entre le local et le global. Cette vision vient à l'encontre de l'ensemble des théories forgées dans le domaine de l'enseignement qui ont donné au concept de réussite (scolaire) un profil intellectualiste (Piaget 1978, Dimitrius-Gadoury 1966). Méthodologiquement, nous irons également à l'encontre de bien des recherches (surtout en sociologie et en démographie) qui ont conceptualisé la réussite à partir d'une élite culturelle, politique ou économique (Lipset et Bendix 1960).

Dans les années 1960, ces visions élitistes et intellectualistes ont notamment été mises en question (Pennati 1964, Mills 1966) par les études de Bourdieu qui encadrent la réussite dans le champ du social et de l'existence de l'individu en tant qu'être social (Bourdieu 2000). À cela se rajoute les mouvements d'émancipation qui donnent de la visibilité à des catégories sociales jusqu'alors exclues des études sur la réussite : les femmes (Péchadre et Roudy 1970), les travailleurs ou tout simplement l'individu ordinaire. Le mythe du *self made man* (Mills 1966) américain fait en sorte

que la réussite ne soit plus l'apanage des élus ou reliée à un héritage social ou culturel hors du commun. À l'intérieur de la société moderne, tout homme peut réussir car il a en lui tout ce qu'il faut : de la volonté³. Si l'homme moderne est perdu, on lui offre des recettes de réussite en amour, en affaires, en beauté, dans la vie familiale, etc. Contrairement à la fin du XIXe siècle où les destinées des élus étaient inaccessibles, en 2010, acteurs, politiciens, hommes de culture deviennent des modèles à suivre⁴.

Dans la lignée des mouvements écologistes de dernière heure, la réussite est de moins en moins liée aux idéaux modernes de faire carrière et de se démarquer dans l'espace public. Elle se définit par un retour à la coquille familiale, à la maternité, à la nature, aux sentiments et aux puissances impersonnelles (Maffesoli 2003 : 39).

Mais dans toutes ces approches, anciennes et nouvelles, le matériel est moins évident. La culture matérielle de la réussite est ignorée ou pire encore, stigmatisée⁵. Toutefois, plusieurs études sur les sociétés postsocialistes (Mihailescu 2007, 2009 ; Drazin 2001) et postsoviétiques (Humphrey 2001) attirent l'attention sur toute une matérialité visible, changeante, paradoxale, qui représente et structure la vie de ces sociétés en train de se redéfinir. Les formes qui reviennent le plus souvent touchent à la maison (Sabev 2008, Moisa 2010) et à la domesticité (Drazin 2001, 2009), à la technologie (Nicolescu 2009) et au corps médiatisé (Sabev 2008). La réussite « paraît d'autant plus classante qu'elle se manifeste dans des pratiques particulièrement visibles » (Coulangeon 2011), dans les objets, dans des lieux. Alors, l'action, processus traduit par le verbe « réussir », se nominalise et se multiplie pour faire place aux « réussites » qui représentent ce que l'individu est ou veut être.

Dans la lignée des approches sur la culture matérielle, nous identifierons dans la matérialité et dans les usages de la maison de Certeze le principal véhicule (Miller 2001) d'affirmation et de communication de la réussite. Plus loin

encore, nous démontrerons que, au delà du cachet « occidental » du bâtiment, sa construction et sa reconstruction permanentes ne sont qu'un exercice de régularisation de l'existence de l'individu en tant qu'être social et symbolique (Bourdieu 2000 : 21), à l'intérieur de la communauté locale. Pour ce faire, nous commencerons par présenter la signification de ce que nous appelons la maison de la réussite⁶ de Certeze, puis nous continuerons par une courte description de la vendetta et de son lien avec le phénomène bâtisseur. Dans une deuxième partie, nous présenterons la joute en maisons au sein de l'institution du mariage et des structures de sociabilités, communautaires et de voisinage. Nous terminerons par quelques réflexions sur ce que signifie « réussir » dans le village de Certeze et, plus largement, dans les sociétés postsocialistes.

I. La maison de la réussite. Définition et caractéristiques

Le paysage architectural de Certeze n'a rien de l'image du village telle qu'on peut la voir dans les albums de Ionita Andron (1977) ou dans les musées ethnographiques roumains. Ce que les Certezeni appellent la « maison de type occidental » fait référence à des bâtiments massifs, sur deux, trois et même quatre étages. L'extérieur des murs est peint dans des tons pastel (jaune, mauve, rouge ou rose) ou couvert de matériaux dispendieux tels que le marbre ou le granit. Les formes sont séduisantes et diverses : la géométrie carrée, symétrique, dominante en 2001 et 2002 s'arrondit en 2005, afin de laisser place aux courbes et aux méandres. Plusieurs astuces font en sorte que le bâtiment envahisse la rue : le mur de la façade avance par des piliers massifs en béton, rappelant les maisons américaines imitant le style victorien. Les balcons se multiplient et changent de forme d'une année à l'autre. La forme carrée, dominante à la fin des années 1990, est remplacée par des

formes rondes et ovales. Les matériaux lourds des rambardes tels que le ciment et le marbre laissent place à l'innox, matériau plus fluide, plus transparent et plus brillant, qui amplifie l'espace. Ainsi, l'exposition donne place à l'interpellation et à une culture de la séduction (Baudrillard 1988). Ce n'est plus le promeneur qui regarde, mais c'est la façade qui oriente et attire le regard.

Dans la même logique, l'entrée principale de la maison se distingue par un escalier en marbre, couvert parfois de tapis rouges, par une rambarde en inox et des objets décoratifs. Généralement blanche, la porte est en aluminium, matériau qui remplace le bois traditionnel. Les vitres sont d'un verre épais et isolant, mates ou fumées, aux ornements et aux formes variés. Les coûts vont de 300 € à 900 €. Les fenêtres faites de nouveaux matériaux, varient par leurs formes : carrées, rondes, ovales ou en ogive. Les nouvelles commodités apportées par les fenêtres dites *termopan* (en PVC : elles sont isothermes et antibruit) sont intégrées dans une culture locale de l'exposition. Leur fonction n'est pas uniquement « isolante » mais relationnelle et communicationnelle car ces fenêtres sont d'abord le signe de la réussite économique et sociale du propriétaire. En outre, à l'exposition et à la communication, s'ajoute la ruse, car l'objet permet au propriétaire de jouer avec l'autre en empêchant le regard de trop avancer à l'intérieur.

La marque occidentale de la maison de la réussite est donnée principalement par le toit.



5) Cette stigmatisation est bien plus large et elle touche la culture matérielle centrée sur l'objet. À partir des années 1990, le mouvement britannique du *material culture* procède à la réhabilitation de l'objet, en le restaurant à l'intérieur des dynamiques sociales et identitaires (voir notamment Daniel Miller 2001, Christopher Tilley 2003).

6) Ce concept a été amplement défini et expliqué dans ma thèse de doctorat intitulée *Maisons de rêve au Pays d'Oaş. (Re)construction des identités sociales à travers le bâti dans la Roumanie socialiste et postsocialiste*, soutenue à l'Université Laval, Canada (2010).

L'œil qui cache et qui surveille (Certeze, 2004)

Qu'il soit de « type français », c'est-à-dire à deux pentes, ou de type « américain », à une seule pente, en forme d'arche, sa construction et son installation impliquent d'importantes dépenses :

« *Un toit en arche peut coûter jusqu'à 20.000 €. Avant, ils le faisaient à deux pentes. Les maisons avec un toit en arche se font depuis l'an dernier. Il y a un an, il y en avait deux à Certeze. Maintenant, d'autres ont commencé à en bâtir. Ils coûtent très cher. N'importe qui ne se permet pas de construire un toit de type américain. Le matériel à lui seul coûte 50.000 € (Habitant de Certeze, propriétaire d'une maison de « type américain », 48 ans, 2005).*

Mais le toit n'est rien sans la mansarde. Quoique pourvue de grandes fenêtres, la mansarde reste vide ou devient un lieu de dépôt de matériaux de construction ou d'objets désuets. Elle vaut plus par son extérieur que par son intérieur, par sa marque occidentale que par la fonction première qui lui était associée : celui de lieu habité.

Tout comme l'extérieur, l'intérieur et son aménagement portent la marque de l'Occident. Le *salon-ul* (le « salon », nom qui s'explique par la principale destination de la migration des Certezeni : la France) est la pièce la plus grande et la plus ouverte de la maison entière. Il est séparé du coin cuisine et de la salle à manger par des colonnes ou par des murs sectionnés en forme d'arcade ou de carrés. Sa configuration ouverte est inhabituelle pour ce qui représentait le lieu de réception des maisons traditionnelles, toujours séparé du reste de la maison par le couloir et par la porte⁷.

Contrairement à l'apparence chargée de la belle chambre traditionnelle, les murs du salon sont dénudés de tableaux, d'icônes ou de tissus. Cependant, la simplicité n'est pas aussi sobre qu'elle en a l'air, car des faux murs aux formes fluides, rondes, ovales, ondulées ou en demi-cercle sont installés par-dessus les murs proprement dits et sur le plafond. Entre les deux couches, de multiples ampoules encastrées éclairent l'espace en dégageant une lumière qui prend la couleur de la pièce. L'installation des miroirs amplifie davantage cette atmosphère étincelante,

alourdie non pas par l'accumulation d'objets, mais par les tons des lumières réfractées partout dans la pièce. Le plancher est couvert de marbre ou de plaques massives de grès aux ornements floraux ou géométriques. Le canapé en coin, en cuir, imitation cuir ou en tissu, souvent accompagné par deux fauteuils de même facture, encadre la table basse, en bois ou en verre.

Le passage vers la cuisine se fait facilement. Contrairement à la cuisine traditionnelle qui est un lieu clos, isolé du reste de la maison et qui a un usage multiple (manger, dormir, socialiser), la nouvelle cuisine est ouverte, très visible et accessible, autant pour les membres de la famille que pour les étrangers. Ce que les Certezeni appellent *bucataria ca în occident* (la « cuisine comme en Occident ») ou tout simplement *moderna* (« moderne »), est composée d'un coin cuisine doté d'appareils ménagers : le réfrigérateur, la cuisinière, le lave-vaisselle et la machine à laver. Sur les meubles, les appareils électroménagers alternent avec les assortiments de casseroles. Les murs sont couverts de faïence, le plancher est en grès. À côté, la salle à manger est dotée d'un canapé dit « en coin » et qui encadre la table haute. Souvent, le lieu réservé à la salle à manger est intégré au salon. Dans toutes les maisons que nous avons visité, cette cuisine reste impeccable. En effet, la majorité des activités quotidiennes, dont préparer le repas ou manger, se déroulent dans la cuisine d'été, située en arrière de la maison de type occidental, de sorte que la cuisine de type occidental reste impeccable en tout temps. La salle de bain, fonctionnelle, est également un lieu d'exposition : la faïence, le grès, la présence du jacuzzi apportés de l'occident (l'Italie et la France) sont présentés par les Certezeni comme une matérialisation de la « civilisation » et de la « modernisation ».

À Certeze, la construction de la maison n'est pratiquement jamais achevée. Une fois élevé, le bâtiment s'engage dans un processus de transformation, d'adaptation, d'agrandissement, de changement et de remplacement des matériaux les plus anciens par d'autres plus récents. À l'extérieur, on rajoute un étage ou on change de toit. À l'intérieur, les murs

7) L'isolement physique s'associait aussi à un tabou comportemental car les enfants n'avaient pas le droit d'y aller ou les adultes ne l'utilisaient que pour des occasions spéciales. Symbole de la réussite familiale, « la belle chambre » devait être propre, impeccable en tout temps.

peuvent être détruits pour faire place à un salon plus vaste, etc. Cet espace caméléon change de peau en fonction de ce que ses habitants ont observé en occident, dans le village même, dans des magasins spécialisés ou encore dans des séries télévisées sud-américaines. Ce processus fait de Certeze un immense chantier en travail.

Pour conclure, la maison de la réussite de Certeze se distingue à la fois par sa verticalité, par son apparence luxueuse et par l'utilisation de matériaux chers et neufs. S'ajoute également une esthétique définie par les Certezeni eux-mêmes comme simple, propre, visant à évacuer la lourdeur de l'aménagement « traditionnel ». Malgré son apparence occidentale et le discours revendiquant l'appropriation d'un mode de vie « occidental », c'est au salon que nous étions invités pour discuter autour d'un verre de *palinca*. C'est la maison avec son visage occidental qui pèse le plus dans le processus de mariage. En effet, pour reprendre les mots de Jean Baudrillard, cette maison représente un lieu de « résolution par excès, par hypersimulation en surface », exacerbation des traits « pour ne faire plus qu'un signe » (Baudrillard 1988 : 29). Un signe que la majorité des Certezeni définissent par l'honorabilité et la réussite individuelle et familiale. Mais que veut dire l'honneur ? Et comment l'honneur, qui alimentait traditionnellement l'institution de la vendetta, arrive-il à nourrir le phénomène bâtisseur de construction et de reconstruction de la maison ?

• • • • •

II. La *vendeta*, l'ancienne manière de réglementation de l'honneur

Ce que la région du Pays d'Oaş et spécialement Certeze, avait de particulier était la présence unique de la *vendeta* qui désignait les pratiques coutumières locales de réglementation des litiges entre les individus, les familles et les *neamuri* (les « lignées »). Plus



Équipe de bâtisseurs au travail. L'ancienne maison de plain-pied a été partiellement détruite afin de rajouter un deuxième niveau. À l'agrandissement à la verticale correspond l'élargissement de la maison par le rajout d'une partie, moderne, dont le fronton semble conforme à la mode « américaine » d'ondulation des murs (Certeze, 2004)

précisément, la *vendeta* signifiait « la vengeance du sang » ou l'offense par la parole (Bromberger 2001). Elle a ici la même signification que la vendetta méditerranéenne⁸ ou que le *Kanun* albanais (Kadaré 2000). La vengeance d'un meurtre ou d'une offense impliquait tous les parents et engendrait l'affrontement de deux familles sur une longue période. La *vendeta* était basée sur une relation en « face à face » (Cassar 2005 : 10), c'est-à-dire sur une confrontation de forces qui, localement, s'appelait *cuțătărit*. Le terme est apparenté au nom *cuțit* (« le couteau ») car l'arme traditionnelle de défense de l'honneur était le *pințălus*, terme régional désignant un couteau à lame courte.

La *vendeta* signifiait également une conduite d'affirmation, de préservation et de défense de l'honneur. *Onoarea* (l'honneur) ou *mândria* (la fierté + l'orgueil) avait premièrement une portée sexuelle, liée à la prééminence personnelle de l'homme et à la possession physique de la femme. Ce type de relation à domination masculine (Bourdieu 2002 [1998]) conduisait à l'apparition de rivalités entre les hommes pour s'assurer les faveurs des femmes (Cassar 2005) ou pour défendre leur honneur perdu :

« Il y avait des situations où l'honneur était entaché, chose extrêmement grave chez un *Osan*... Déshonorer sa fille, par exemple. On n'abandonnait qu'au moment où il le tuait. Dans les rapports avec les filles, il y avait des conflits entre les « *feciori* » (les jeunes hommes à l'âge du mariage).

8) Pour une image générale sur l'anthropologie méditerranéenne voir Albera, Blok et Bromberger (2001). Pour la vendetta et le code de l'honneur dans la région méditerranéenne, voir Blok (1981 : 427-440) et Cassar (2005).

Les parents avaient un rôle extrêmement important dans la formation du futur couple. C'était plus eux qui « aranjau » (arrangeaient) les mariages. Assurément, la majorité de ces arrangements étaient basés sur la préservation ou la transmission de la fortune; sur la préservation du « neam ». Si la fille avait d'autres options, si elle voulait autre chose et qu'on le découvrirait, on attendait qu'elle veuille vivre avec telle personne et non pas avec telle autre; ils commençaient déjà la lutte entre les familles (Prêtre Mihai, 55 ans, Negrești-Oaş, 2002).

Le moment le plus marqué par ce type de confrontations était *danțul* (la danse), l'occasion « officielle » de rencontre et de mise en scène pré-nuptiale des jeunes en âge de se marier. Cette rencontre avait lieu à l'intérieur de la *Ciuperca* (le « Champignon »), lieu public situé au centre du village. La danse était une occasion alors que la *Ciuperca* représentait le lieu de mise en compétition des jeunes (Musset 2001) dont l'enjeu principal était de préserver l'intégrité, donc de rester « intouchable », et ce souvent au prix d'une vie (Campbell 1964).

Une fois l'honneur de quelqu'un entaché, le conflit dépassait le cadre de la scène « officielle » de la réussite rituelle pré-nuptiale en touchant les réseaux familiaux et parentaux. Il faut rappeler qu'au Certeze, le statut social de l'individu était intimement lié à la famille : il n'existait pas en tant qu'*ego*, mais en tant que « fils », « enfant », etc (Bell 1979). L'altération de l'honneur d'une personne touchait la parentèle entière. Dans ce contexte, les parents n'étaient plus des spectateurs, mais des actants destinés à protéger le membre de leur famille.

Outre les conflits générés par la concurrence individuelle entre les jeunes prétendants lors des rencontres à l'occasion de la danse dominicale, la *vendeta* pouvait aussi être déclenchée par l'abandon d'une fille par le prétendant ou par le refus de prendre en mariage une fille enceinte suite à une liaison illicite. Ce sont là quelques-unes des causes les plus souvent évoquées. La *vendeta* avait aussi des dimensions sociales et écono-

miques qui surgissaient lorsque les options de la famille et du *neam* entraient en conflit avec le choix de la fille ou du garçon.

La présence des deux critères, matériel et moral, de même que le rôle important de la famille et du *neam* dans le choix du partenaire était essentielle au fonctionnement de l'institution du mariage dans la société rurale traditionnelle roumaine en général. À cela s'ajoutait l'ampleur du phénomène, car « la justice du sang » dépassait légèrement la période pré-nuptiale, en touchant non seulement le moment de la noce, mais aussi le quotidien de la famille déjà constituée et de la communauté entière. Ainsi, la préservation de l'estime et de l'honneur ne se faisait qu'en étalant certaines qualités approuvées et en conformité avec les normes du groupe (Homans 1961 : 98).

Bien qu'elle ait fait partie de la définition de la spécificité régionale et qu'elle ait constitué le noyau du portrait de l'Osan, « prêt à mourir pour son honneur et pour la liberté » (Ionita 1977), la *vendeta*, dans sa forme ancienne de confrontation par couteau, a disparu dans les années 1970. Cependant, la conduite de l'honneur (fierté, respect de l'autre, mesure en mots et en gestes, protection de la femme et de la famille) reste très présente dans le discours local comme justification du nouveau comportement bâtisseur concurrentiel qui marque actuellement la communauté entière. Cette justification comporte trois axes. Le premier, relationnel, vise la coïncidence entre le moment de la disparition de la *vendeta* et celui de l'apparition du comportement bâtisseur, il y a approximativement quarante ans. Le deuxième axe est contextuel et fait référence à la sortie des Certezeni de leur région et à leur implication dans la mobilité du travail, d'abord en Roumanie puis en Occident. Le troisième est l'importation de la maison de type occidental, au Pays d'Oaş :

« Une chose est ici très intéressante. Moi j'ai vu et j'ai été étonné. Lorsque je suis arrivé ici (au Pays d'Oaş), en 1976, ils frappaient au couteau à droite et à gauche. Peu à peu, ils ont commencé à envelopper la lame du couteau dans un mouchoir⁹. Seule la



9) Il s'agit d'un mouchoir en tissu.

pointe du couteau restait non couverte afin de ne pas donner de coups mortels. Depuis une trentaine d'années il n'y a plus de crimes. Ils se sont civilisés parce que c'est l'Occident qui les a civilisés. Maintenant, ce sont des gens « la locul lor » (à leur place)... Cette explosion sur le plan matériel, au niveau de la civilisation, a raffiné un peu leur âme et leur comportement (Habitant de Certeze, 55 ans, 2004).

Ainsi, en plus de l'argument de la mobilité en Occident, les gens ordinaires font appel à une temporalité bien valorisante. La disparition de la *vendeta* est reliée aux premières manifestations du comportement bâtisseur dans les années 1970. C'est à ce moment-là qu'a lieu le passage du couteau à la maison.

• • • • •

III. La nouvelle maison des années 1970, matérialisation de la réussite socialiste

Avec le *ritas*, travaux saisonniers qui débutent dans les années 1960, les gens de Certeze s'engagent dans un va-et-vient permanent entre leur village et le reste de la Roumanie. Ils fouillent des canaux, peignent des poteaux d'électricité, coupent et nettoient la terre de ses racines. Officiellement, la main-d'œuvre est recrutée par le bureau départemental de répartition de la force de travail (Velcea 1964 : 82). En vérité, les chefs d'équipe engagés dans les entreprises d'exploitation de la forêt, originaires de Certeze, représentent le lien principal entre les responsables officiels des travaux et les travailleurs. Appelés *delegati* (délégués) par les Certezeni, ce sont des professionnels qui travaillent dans les entreprises forestières nationalisées par l'État. Leur fonction officielle de *maistru*, « maître », est la fonction administrative située entre le travailleur et l'ingénieur. La période de travail varie, selon le choix du travailleur entre deux semaines et six mois. Les équipes qui comptent initialement une vingtaine de personnes par projet, arrivent dans les années 1980 à 100 voire même à 300 personnes, principalement des hommes.

Le type de paiement, *în accord* (« l'entente » ou « en accord ») permet au travailleur de négocier la somme par jour en fonction des heures de travail effectuées (Bradeanu 1968)¹⁰ et en fonction de la difficulté des tâches. Faute d'une limite de paiement pré-établie ou d'un temps de travail règlementé, le travailleur gère son temps, et le salaire final dépend uniquement du zèle de chaque individu :

« Ils (les travailleurs) recevaient 300 lei par jour, donc 7800 lei par mois. En vérité, les chefs d'équipe gagnaient 9000 lei par mois. Un mineur qui travaillait dans les exploitations souterraines recevait un salaire de 3000 lei par mois (Contremaître en construction, 51 ans, Certeze).

Ce type de contrat informel déclenche une forte compétition entre les travailleurs qui cherchent à valoriser leur esprit de travail et... à gagner plus. Le travail au *ritas* est domestiqué (Goody 1979) au sein d'une culture de l'honneur et de la réussite encore active dans la société rurale en général. En plus de la motivation pécuniaire, très importante, le travail est accéléré par la mise en jeu de la fierté individuelle et masculine :

« Les hommes travaillaient comme des fous et gagnaient des sommes très élevées. Le travail était très difficile. Ils travaillaient jusqu'à 16 heures par jour : ils se levaient à cinq heures du matin et travaillaient jusqu'à huit heures le soir (Delegat [« Chef d'équipe »] (52 ans), Certeze, 2005).

La confrontation par le travail devient très valorisante, d'autant plus qu'il s'agit d'un travail physique, rude, difficile (donc masculin) qui, en plus, n'est pas exécuté par n'importe qui, mais par les Certezeni uniquement.

Mais l'honneur est essentiellement un acte de présence physique et en face à face. Dès le retour au village, après des périodes de longue absence, l'autorité de chaque individu est mise à l'épreuve. À cela s'ajoute l'émergence des critères exogènes de définition de l'honorabilité et de la réussite individuelle et de groupe. À partir des années 1960, la société roumaine est marquée par le discours socialiste de la naissance de l'*Homme nouveau*¹¹ qui devrait habiter un nouvel environnement rompant avec l'habitat rudimentaire

10) Voir aussi www.silvasv.ro/istorie.htm, consulté le 7 juin 2009.

11) Le concept de l'*Homme nouveau* est central dans les régimes totalitaires instaurés par Adolf Hitler en Allemagne et par Staline en URSS. L'homme nouveau conçu par l'idéologie stalinienne et repris par le régime communiste roumain est un homme obéissant, travailleur et avant tout au service de l'établissement du régime. Ce concept est lié à l'idée de contrôle social : l'État doit lutter contre les comportements jugés déviants : les ivrognes, les fainéants, de vrais dangers pour le progrès traduit par l'industrialisation accélérée, par la collectivisation de l'agriculture et la création d'un nouvel habitat, communautaire et urbain. Ainsi, la genèse de l'homme nouveau va de pair avec les réformes sociales, économiques et culturelles nécessaires aux changements de l'homme, avec la création d'un environnement bâti approprié et avec la création d'une esthétique indispensable à la représentation de l'homme nouveau. À l'aide des institutions, des médias, du législatif, etc., l'État socialiste conditionne les individus en leur imposant une pensée unique et servile. ►

11) ► Le contrôle du revenu, du logement, du ravitaillement et de la culture deviennent les principaux moyens du pouvoir pour construire une nouvelle société et pour la peupler d'un être nouveau, capable de faire fonctionner la machine totalitaire [Batard-Bonucci et Milza (dir.) 2004].

12) La loi no. 59/1974 est émise par la Grande Assemblée Nationale (*Buletinul oficial* [*Bulletin officiel*] no. 135, 01/11/1974). Dans ses mémoires, Gheorghe Leahu, architecte et membre du « Comité pour les problèmes des conseils populaires » se rappelle des deux lois, le P + 1 et la loi de rétrécissement du territoire habité. Le but était la concentration de la population rurale dans des structures habitationnelles de type urbain tout en gardant le système de production rurale, aspect qualifié par l'auteur lui-même d'aberrant : « Il y a des nouveaux projets d'habitations pour les paysans (P+1, P+2 étages), avec des morceaux de terre individuels de 200 m avec espace pour la vache, le cochon, les poules et les moutons, projets issus de la volonté personnelle du dirigeant. On veut construire des villages dotés de blocs avec P+1, P+2, P+3 étages, monter le paysan – par excellence « *gospodar* » individuel – dans les logements collectifs, avec des morceaux de terre. Seule une connaissance aberrante de la vie du paysan ►

rural, symbole des effets néfastes de la domination du paysan (Bonucci, Milza 2004; Boia (1999); Arendt (1972 [1951])). Ce discours idéologique émerge avec la mise en œuvre des grands projets de standardisation et d'urbanisation de l'architecture rurale. Le moment-clé de cette perception du changement de visage de la société roumaine est marqué par la loi appelée P+1 ou P+2/1974¹² qui oblige les propriétaires de maisons des rues principales à construire à la verticale et à respecter des modèles standards de maisons reproduisant un habitat de type urbain (Focsa 1975).

Pour les gens de Certeze, l'apparition de cette nouvelle loi, qui impose un et même deux étages et une planimétrie standardisée n'est pas ressentie comme une contrainte ou comme un bouleversement dans le sens négatif du terme¹³. Au contraire, elle est en accord avec une initiative personnelle et individuelle. La construction de la nouvelle maison moderne comme projet individuel et familial des Certezeni, sous-tendu par le *rîtas* et par l'argent gagné, s'intègre paradoxalement à l'intérieur des projets du pouvoir central :

« Dans les années 1980 on a imposé la construction à la verticale. Sous Ceausescu c'était interdit de construire hors du périmètre, donc ils ont commencé à bâtir un étage. Au début ils ont fait scandale, puis la mode, l'imitation et la concurrence entre les personnes les ont amenés à adopter les nouveaux modèles. Si le voisin avait une maison à un étage, ils ont commencé à faire aussi une maison à un étage. Ils avaient de l'argent car ils gagnaient très bien leurs vies aux défrichements. Ils ont commencé à construire des maisons à un étage et tout a explosé, pour mieux s'exprimer. Ils sont arrivés à une concurrence si accrue, qu'ils ont commencé à construire d'une manière totalement différente, à faire toutes sortes de tours... Donc, la base et les constructions les plus nombreuses ont été édifiées avant 1989, suite aux défrichements (Certeze, 2002).

Plus loin encore, elle devient la matérialisation de la réussite de type socialiste et le signe « du soin attentif du Parti envers ses citoyens ». À partir de ce moment, Certeze

se transforme en un immense chantier de travail qui se poursuit encore aujourd'hui. La *vendeta*, quant à elle, est qualifiée de sauvage, d'aliénation, d'expression d'un mode de vie arriéré que les Certezeni devraient abandonner¹⁴.

Tous ces éléments à la fois externes et internes au milieu provoquent une mutation structurelle et fonctionnelle de l'ancien code de l'honneur articulé autour de la *vendeta*. La maison absorbe toutes les énergies individuelles et familiales car, en tant qu'image de son propriétaire, c'est à elle de communiquer et de témoigner de l'honorabilité des individus et de la parentèle. La maison moderne se trouve ainsi au centre des enjeux sociaux et symboliques régionaux destinés à assurer une bonne alliance matrimoniale et, implicitement, une place honorable à l'intérieur de la communauté locale. Il ne s'agit donc pas ici du remplacement d'un comportement identitaire, mais d'une « practical selection and a critical reweaving of roots » (Clifford 2004 : 157), c'est à dire de l'ancien code de l'honneur.

IV. « Marier maison avec maison »¹⁵ : Domestication de la maison de type occidental à l'intérieur des stratégies matrimoniales

Nous ne pouvons pas parler de la maison et de la joute en maison sans faire référence à l'institution du mariage. Au village, les noces ont lieu *în casa de nunti* (dans la maison des noces). Élevée en 2003, elle s'intègre dans le paysage moderne du village par son aspect massif et par le crépi jaune de ses murs. Selon le maire-adjoint de Certeze, sa construction a été possible grâce à l'effort commun des membres de la communauté. C'est toujours à la communauté de payer les dépenses d'entretien. Étant donné le désintéret total des Certezeni par rapport à l'espace public, l'esprit communautaire autour de l'administration de la maison des noces témoigne de l'importance de l'institution du mariage pour les Certezeni. Elle remplace en effet les tentes traditionnelles, aménagées

dans la *gospodaria* des parents du marié.

La noce à Certeze n'est pas un évènement intime ou familial : elle est essentiellement communautaire et rassemble presque toute la communauté villageoise. Cette émulation générale est favorisée par la présence obligatoire de la parentèle des deux mariés qui couvre la moitié du village et même les villages voisins. À cela s'ajoute la parentèle des *nasi*, les parrains des mariés. Ces derniers représentent l'interface du couple, au sens où leur richesse et leur honorabilité confèrent du prestige au nouveau couple sur la scène villageoise. Habituellement, les familles qui font du parrainage sont qualifiées de *gazde*, ce qui dans le langage local signifie qu'ils sont riches et qu'ils ont une très bonne réputation dans la communauté. Malgré les dépenses énormes auxquelles les parrains s'engagent, ils en tirent avantage car, dans la logique de l'échange (Malinowski 1961), ils accumulent du prestige et de la reconnaissance de la part de la collectivité. D'ailleurs, à Certeze, plus le nombre de filleuls est élevé, plus la famille est *gazda*, c'est-à-dire honorable et respectable. Étant donné l'ampleur et la visibilité du moment, la noce représente la principale occasion pour des compétitions d'honneur et des surenchères ruineuses. Les « pertes » économiques sont donc compensées par l'acquisition du pouvoir symbolique.

Contrairement à la noce traditionnelle, les dépenses actuelles se multiplient par la segmentation de la noce en deux : une partie dite « traditionnelle », et une partie « moderne ». La partie traditionnelle, plus courte, consiste dans le port des costumes traditionnels de mariage pendant la procession vers la mairie et l'église. Avant d'aller à la mairie, le cortège nuptial passe par la maison des parrains, des parents du marié et, à la fin, de la mariée. Durant ce tour des familles impliquées, la maison de type occidental devient



Dans une rue périphérique de Certeze, la maison verte de « type français » fait son apparition juste en face d'une autre, à peine visible derrière et qui est un modèle des années 1970. À côté, les voisins n'ont rien changé, ou du moins pas encore... (2005)



La maison des noces de Certeze. Tout témoigne de l'importance de l'institution du mariage qui contraste avec le mépris des habitants du village envers l'espace public (2004)

la principale scène de déroulement des cérémonies et rituels traditionnels. Tous chantent et dansent dans le salon et devant le bâtiment. Dans ce contexte particulier, la maison sort de son état passif (d'objet à admirer ou exposé) afin de devenir le lieu de déploiement des cérémonies traditionnelles. Cet usage local l'éloigne davantage de son origine occidentale afin de la travailler et de la domestiquer dans une logique particulière de production et de reproduction sociale et symbolique de la communauté villageoise. Après le mariage à la mairie et à l'église, les participants changent leurs vêtements traditionnels de noce pour des tenues dites « modernes » (la robe blanche de mariée) et vont à la maison de noce où la fête a lieu.

La partie traditionnelle ainsi que la partie dite « moderne » attirent des dépenses subs-

12) ► roumain permet de faire un pêle-mêle de tous ces éléments entre lesquels il est impossible d'établir une relation » (2004 : 96-97).

13) Plusieurs études sur les effets des projets de standardisation dans le milieu rural ont mis en évidence son côté catastrophique à la fois sur l'espace et sur les gens. Il faut souligner que la majorité de ces études sont menées dans villages situés dans le centre et au sud de la Roumanie (Mungiu-Pipidi 2002) où la ruse ►

13) ► qu'on retrouve dans la périphérie (Karnooouh 2008) était moins possible.

14) *Cronica sătmăreană*, les années 1978–1986. Les articles ne visent pas uniquement Certeze mais tous les villages du Pays d'Oaş ayant été le théâtre des vengeances d'honneur.

15) Cette expression est utilisée tant par les gens ordinaires que par l'intelligentsia locale.

16) Ces sommes ont été invoquées lors d'un mariage auquel nous avons participé en 2005, à Certeze.

17) Dans son livre sur « The house beautiful in rural Romania », Brundand insiste sur le fait qu'il y a autant de beauté que de laideur, de propreté que de saleté, de simplicité que de chargement et de scintillement, et que les deux côtés doivent être pris en considération lors des analyses esthétiques de l'extérieur de la maison rurale paysanne. Il incite aussi à une attitude plus critique par rapport aux discours ethnologiques d'avant 1989 et surtout à l'impact des contextes idéologiques qui ont orienté, voire élaboré une vision utopique de la maison rurale « traditionnelle » (*Casa frumoasă. The House Beautiful in Rural Romania*, East European, Boulder Distributed by Columbia ►

tantielles et les deux ont le même but : sortir de l'ordinaire. L'ensemble du costume de mariage traditionnel peut atteindre la somme de 6000 euros tandis que la robe moderne, achetée soit en France, soit en Turquie, ou dans des villes plus proches, peut également coûter jusqu'à 3000 euros. On invite des chanteurs réputés de Bucarest. Parmi les plus convoités, le chanteur de *manele* Cristian Guta, demande 3000 euros pour une seule nuit¹⁶.

La noce représente aussi pour les invités le moment d'échanger des informations sur le couple, sur la vie du village, sur les familles et surtout sur les maisons offertes à la fille et au garçon. Il faut en effet mentionner que, depuis les années 1970, les parents font construire une maison aux filles comme aux garçons. Dès lors, l'évaluation vise non seulement le nombre des maisons possédées par chaque partie (les plus riches du village peuvent avoir jusqu'à trois maisons de type occidental, plus ou moins finies), mais aussi la grandeur des maisons, l'originalité et l'origine des modèles, la nouveauté des matériaux utilisés, les coûts, etc. En fonction de ces critères, la communauté fait une véritable enquête (Bourdieu 2000 : 164) établissant la hiérarchie de la réussite des deux parties.

Étant donné le poids symbolique du mariage, il n'est pas étonnant que dès la naissance de leurs enfants les parents fassent de leur mieux pour bien se présenter devant la communauté. La construction des maisons commence dès qu'ils sont très jeunes. Une fois arrivés à l'âge du mariage, les enfants eux-mêmes commencent à transformer, détruire ou reconstruire le bâtiment existant mais déjà révolu, voire même à construire une autre maison, adaptée aux exigences communautaires du moment. La maison du futur est engloutie par les nécessités du présent et du contexte immédiat. Sa re-construction n'est que l'expression de « l'intensification de la vie des nerfs » (G. Simmel 1989 : 319–320 cité par Maffesoli 2003 : 17) alimentée par « des effervescences multiples, frémissements de divers ordres, anomies innombrables et nomadismes divers » (Maffesoli 2003 : 17).

À l'intérieur de la maison, tout est préparé pour conquérir, séduire, envoûter. Les

couleurs, les lumières, les matériaux flamboyants remplacent toute trace matérielle de la « tradition » (icônes, tissus, céramique, couvertures, etc). La nouvelle culture matérielle porteuse du message de l'épanouissement « à l'occidentale » n'est disposée que pour éveiller le désir et, finalement, pour « consommer » le spectateur. Le pouvoir « gastronomique » (Schopenhauer cité par Éco 2007 : 404) du lieu et des objets domestiques ne laisse pas de place à la contemplation, apanage par excellence de l'objet d'art. Cette destination de consommation de l'autre et de séduction est amplifiée par le jeu de dissimulation (Baudrillard 1988). L'apparence étincelante du salon ou, plus généralement, des lieux de réception, expose et cache à la fois d'autres lieux, vides et honteux tels que les étages ou les chambres à coucher, souvent nonachevées, ou l'arrière de la maison qui sert de lieu de déroulement des activités quotidiennes, « sales ».¹⁷

La généralisation de la possession d'une maison par les filles à l'intérieur de l'échange matrimonial augmente davantage l'enjeu des alliances et de la transmission patrimoniale. Les parents et les garçons doivent être à la hauteur, voire même devancer les filles et leurs familles, afin de pouvoir gagner l'attention et l'acceptation de l'autre partie et ainsi d'éviter l'humiliation. Autrement dit, une bonne alliance représente « un défi qui honore celui à qui il s'adresse, tout en mettant à l'épreuve son point d'honneur » (Bourdieu 2000 : 31).

• • • • •

V. « Je veux une maison pareille, mais plus haute et plus large ! » *Lupta în căși* (la joute en maisons) ou de la dialectique du défi et de la riposte entre les voisins

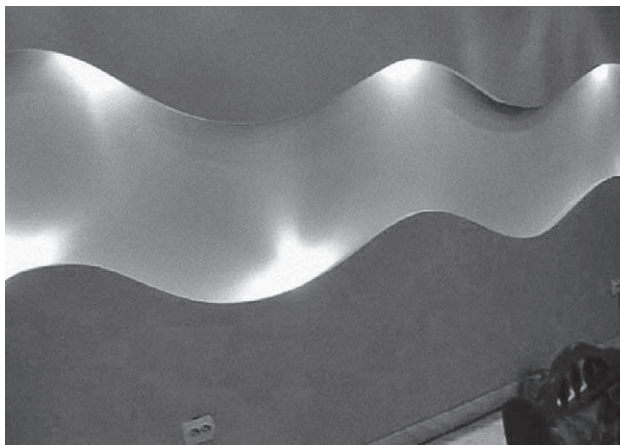
La dialectique de la confrontation qui met à l'épreuve l'honneur de la famille est aussi puissante à l'intérieur de la géographie de proximité. Le voisin est l'un des « adversaires » de la joute en maisons. Situés côte à côte ou l'un en face de l'autre, les voisins ont des rapports directs de sociabilité. Cette

proximité spatiale qui conduit à des échanges de services, de biens et même à un rapprochement social par des alliances favorise aussi la mise en comparaison, souvent source de frictions et même de conflits.

Construire plus grand que le voisin représente le premier geste, visible, qui ébranle les relations équitables de sociabilité inhérentes au bon fonctionnement de la société traditionnelle. Une fois le défi lancé, l'individu déclassé doit augmenter sa crédibilité.

À l'intérieur de la lutte de l'honneur, les « armes » doivent être les mêmes. Ainsi, la riposte se manifeste par la construction d'une maison aussi grande et aussi belle que celle du voisin. Autrement dit, le voisin « humilié » s'inspire souvent de ce que l'autre fait et construit une réplique de la maison de son voisin. Cette imitation vise les plans généraux du bâtiment ainsi que les matériaux utilisés. Cette logique imitative reste valable aussi dans les cas où le propriétaire « humilié » part à l'étranger. Ce qui pèse plus lourdement dans le choix de l'apparence de la maison n'est pas finalement une géographie globale et élargie, mais locale et de proximité. D'où cette sensation première que toutes les maisons de Certeze se ressemblent.

Cependant, la récupération de l'honorabilité ne peut se passer de l'humiliation de celui qui a lancé le défi. Dans la majorité des cas, la « réponse » prend la forme d'une construction encore « plus grande et plus belle que celle du voisin ». Ce qui au début semble une réplique fidèle de la maison du voisin parvient à se démarquer et finalement, à se différencier : le rajout d'un étage ou d'éléments esthétiques de détail, d'avantage de balcons que le voisin, la couleur extérieure plus foncée, l'utilisation d'un matériau plus dispendieux et considéré comme plus prestigieux, comme l'inox, contrairement à la maison de l'autre qui a encore les rambardes en marbre, etc., nourrissent le jeu du défi et de la riposte.



Mur du salon, lieu de luisance et de séduction (Certeze, 2004)

17) ► University Press, New-York : 2003). *Nota bene* : l'utilisation dans le titre des termes *casa frumoasă* (« belle maison ») est provocatrice et ironique.

VI. La communauté villageoise, arbitre de la joute en maisons

La joute de l'honneur n'a pas de valeur en dehors du regard extérieur de la communauté qui évalue et qui classe. Sa présence s'exprime par *gura satului* (« la bouche du village »), la rumeur. *Să intri în gura satului* (« entrer dans la bouche du village ») ou, autrement dit, faire l'objet de la rumeur, est l'une des pire choses qui puisse arriver à une personne. Contrairement à la confrontation de l'honneur, *gura*



Je veux une maison pareille que celle de mon voisin, mais plus haute et plus large (Certeze, 2004)

Les couleurs du temps : les deux maisons jaunes des enfants cachent celle de la mère, toute bleue (Certeze, 2005)



satului (la bouche du village) est l'instance judiciaire qui a le pouvoir destructeur ou, au contraire, possède la sève de la réhabilitation de la *mândria* individuelle¹⁸.

Le départ massif et de longue durée des habitants engendre l'ébranlement de ce système traditionnel de contrôle. L'absence l'emporte de plus en plus sur la présence. La réussite ne peut plus être affirmée, communiquée, amplifiée d'une manière directe, par face-à-face. La principale réaction de la société à cette brèche a été de remplacer le principal véhicule d'amplification de l'honneur, la confrontation corporelle, par une autre matérialité : la maison. L'importance de la possession d'une maison à l'occidentale vient du fait qu'elle représente son propriétaire et, implicitement, qu'elle porte le message de sa réussite :

« Il y a cette ambition entre eux. Aujourd'hui, lorsqu'ils partent à l'étranger et auparavant, lorsqu'ils partaient aux travaux saisonniers, au retour, ils voulaient montrer qu'ils avaient gagné quelque chose. Comment montrer qu'ils avaient gagné ? Par le mur, la maison, par les voitures, par des maisons de plus en plus sophistiquées (Gheorghe Oros, Huta-Certeze, 2005). »

La maison est plus que la matérialisation de l'argent. Elle devient à la fois le miroir et le garant de la préservation d'un comportement travailleur valorisant ainsi que d'une conduite honorable se déroulant en dehors du village.

Malgré la grandeur et la visibilité de la maison, les déclinaisons matérielles de

l'honorabilité sont très fines, et donc moins accessibles à un néophyte. Le toit est certes important, mais pas n'importe lequel. Les rambardes en inox des balcons ou des escaliers sont plus valorisantes que celles en bois ou en marbre. Faute de ressources pécuniaires, les propriétaires préfèrent attendre et ne rien installer. À l'intérieur de la maison, les dépenses pour la destruction des murs sont compensées par l'accumulation de la réussite, comme par exemple l'installation du salon. En dehors

de cet ordre microsocial, la maison de type occidental tombe dans l'absurde et suscite l'incompréhension. Autrement dit, le code social de l'honneur est fonctionnel dans un cadre à la fois géographique et social précis. C'est à Certeze que cette maison devient source d'honneur pour l'individu, et non ailleurs. Refuser de se conformer peut attirer la marginalisation de l'individu au sein de la communauté. Le comportement bâtisseur qui englutit des jeunes et des vieux, des femmes et des hommes prêts à « travailler entre la vie et la mort pour avoir une maison » (Habitant de Certeze, 30 ans), trouve ici son sens.

VII. « Une maison plus grande et plus haute mais pas trop ! » L'honneur, facteur régulateur du comportement bâtisseur

La dialectique de la concurrence qui vise essentiellement la hauteur et la grandeur, et donc toute la sémantique du pouvoir et de l'autorité (au masculin) (de Certeau, I, 1980), n'a toutefois pas comme résultat l'image d'un village aux gratte-ciels. Allant plus loin dans l'analyse de la dialectique du défi et de la riposte concrétisée dans la phrase « une maison comme mon voisin, mais plus haute et plus large », le souci de la différence est approuvé dans la mesure où il reste dans les limites imposées par la communauté. Étant donné le dessein d'am-

18) La rumeur ne s'associe pas à une personne qu'on peut contrôler ou combattre. Son pouvoir réside essentiellement dans son caractère impersonnel (Deltenre-De Bruycker 1994). Elle a aussi un caractère pervers car elle agit de manière diffuse : on ne parle jamais à haute voix mais on chuchote. Ses espaces préférés sont interstitiels ou publics : on chuchote au seuil de la porte ou de la clôture, à l'église le dimanche, dans la rue ou au bar du village, lors de rencontres brèves ou imprévues. Loin de produire des dysfonctionnements dans la société, tous ces éléments essentiels au fonctionnement du code de l'honneur ancien n'étaient qu'un système social et juridique de maintien du contrôle social.

plifier le plus possible l'honneur et la réussite, comment expliquer ce freinage social ?

Le statut égalitaire des acteurs est la condition de la confrontation. Lancer l'offense sur une personne incapable de répondre, c'est attirer le déshonneur. La confrontation doit donner place à la réponse. À son tour, la réponse doit respecter certaines limites afin de pouvoir maximiser l'honneur : dépasser l'autre, *mais un peu*. Sinon, la personne fait preuve de comportement *fălos*, de *fală* (Certeze, 2005). Contrairement à l'honorabilité, qui qualifie une conduite de supériorité et de pouvoir justifiée par un capital symbolique et matériel construit ou génétique soumis à l'évaluation de la communauté, la sémantique de la *fală* est exclusivement négative. Les termes roumains et régionaux *fală*, *făloşenie* signifient une exacerbation de la *mândria*. Il s'agit d'un mélange d'arrogance et de présomption associé à la parade et au faste (DEX, 2007).

Étant donné sa visibilité et son rôle d'interface du propriétaire, la maison doit s'intégrer dans le code de la mise en scène de la réussite tout en respectant les autres membres du groupe. À l'intérieur de la concurrence, le dépassement de l'autre se fait « avec mesure ». Autrement dit, la conduite de l'individu relative à sa propre maison doit respecter les principes implicites de conformité aux normes internes de la communauté locale. Si, comme Bourdieu, nous appelons ce code de conduite habitus, alors le souci de différenciation va de pair avec la conformité. L'incorporation de l'habitus permet en fait à chaque individu d'engendrer, à partir d'un petit nombre de principes implicites, toutes les conduites conformes aux règles du défi et de la riposte et celles-là seulement, grâce à autant d'inventions que n'exigerait aucunement le déroulement stéréotypé d'un rituel (Bourdieu 2000 : 31).

Le souci de différenciation à l'intérieur de la conformité reste ainsi invisible pour un œil non avisé, car les variations par rapport à la norme se font dans les détails, et non dans la structure de base. Une fois atteinte la limite supérieure de la hauteur et de la grandeur, les individus se concentrent sur d'autres lieux où se condense l'identité sociale : le fronton, la façade, la clôture, la cour intérieure, les portes

et les fenêtres, les escaliers, les lieux d'accueil intérieurs, donc sur des lieux visibles.

Il est plus grave que la possession d'une maison de type occidental ne corresponde pas à la possession d'un capital symbolique hérité ou accumulé par des efforts personnels. Les propriétaires soupçonnés d'avoir construit des maisons avec de l'argent gagné d'une manière malhonnête sont traités de *făloase*. La grandeur d'une maison dépassant de loin le reste des constructions du village n'épargne pas au propriétaire la mauvaise réputation née du fait d'avoir utilisé pour cela l'argent gagné en France, par des parents âgés mendiant à l'entrée des églises.

L'apparition de la maison de type occidental à Certeze a déstabilisé les rapports concurrentiels traditionnels existants entre les villages de la région du Pays d'Oaş. « Humiliés », les autres Oseni sont exclus du code de l'honneur, ce qui leur vaut des accusations de comportement *fălos* sur les Certezeni. Ainsi, l'honorabilité des maisons de ces derniers (dans le sens spatial, social et familial) a toujours été mise en doute. Subséquemment, « l'argent n'achète pas le prestige » (Scott 1989) ou l'honneur. Malgré le côté négatif de la réputation des Certezeni, leurs maisons restent l'idéal à atteindre et à franchir. Le discrédit discursif s'associe dans la pratique à un souci d'imitation et de dépassement, comportement qui s'explique par le comportement de maximisation de la réussite.



VIII. Le chapeau de la maison est porté par la femme. Jeux de rôles à l'intérieur de la maison de type occidental

L'honorabilité de la femme est un autre aspect dont dépend la réussite de la famille. L'absence prolongée des hommes, de même que l'arrivée des femmes sur le marché du travail occidental (20 % des femmes partent régulièrement)¹⁹, ont provoqué une reconfiguration de l'espace et des tâches domestiques en fonction de l'opposition masculin/féminin, public/privé. Restées seules à la maison,



19) Les statistiques sur le départ des femmes sont fournies par la mairie de Certeze.

les femmes se chargent de toutes les tâches de la *gospodăria*, ce qui inclue toute la logistique de (re)construction de(s) (la) maison(s). En réalisant des travaux habituellement masculins, la femme devient plus visible sur la scène publique. Elle s'approprie par exemple des savoir-faire qualifiés jusqu'alors de masculins et de modernes²⁰, comme la conduite de l'attelage des chevaux et de la voiture.

Les gestes que les femmes posent sur l'espace domestique n'ont rien à voir avec le « monde des hommes ». Tout se passe à l'intérieur du réseau féminin de sociabilité, qui dépasse la sphère domestique et qui débouche sur la scène villageoise. Bien qu'invisible, ce réseau est activé par les structures parentales, de voisinage ou d'amitiés féminines qui font circuler de bouche à oreille les informations d'un ménage à l'autre. Grâce à ces réseaux de bavardage, chaque rencontre « au féminin » représente une occasion de mise à jour des dernières nouvelles sur la construction et la modification de la maison. L'intérieur et l'extérieur de la maison sont donc le miroir de cette intimité culturelle (Herzfeld 2007) féminine, car les femmes se rencontrent, parlent et évaluent la réussite de tout le monde, et surtout de leurs semblables.

Cette sociabilité, semblable à un iceberg qui se déploie dans l'underground de la société villageoise avec des manifestations sur la scène communautaire révélées dans la dynamique de la maison, n'est pas uniquement destinée à faire circuler les informations entre les ménages. Elle sert surtout à évaluer, à égaliser et à devancer ce que les autres femmes font dans et avec leur maison. Seules les femmes qui partagent ce code peuvent le déchiffrer. Par exemple, en 2005, la mansarde, les couleurs pastel des murs extérieurs, le salon, la cuisine partagée en coin cuisine et salle à manger, les murs intérieurs en matériaux lisses, le faux plafond, le marbre et la faïence originaires de l'Italie, étaient les principaux marqueurs de la réussite. Ces signes de réussite changent presque chaque année en fonction de nouvelles modes, de nouveaux matériaux apportés par les hommes ou découverts par les femmes elles-mêmes dans les publications spécialisées ou à la télévision, dans les séries télévisées sud-américaines. Mettre à jour la maison repré-

sente la source du prestige et de la réussite personnelle et familiale. Malgré sa marque et ses origines « occidentales », la maison devient un langage capable d'intérioriser et de communiquer ce qui culturellement a de la valeur au sein de la culture locale (Dant 1999 : 67).

À la catégorie des femmes restées au village s'ajoute une autre catégorie, moins nombreuse : celle des femmes qui choisissent de partir en Occident. Le travail dans les ménages des familles occidentales permet le contact direct avec d'autres modèles d'habitation et d'aménagement. De plus, leur rapport avec le travail change et, implicitement, il se produit une évaluation du statut de la femme à l'intérieur de la famille. L'accès au salariat produit une visibilité nouvelle du travail, plus précisément du travail domestique²¹. La particularité de cette catégorie, par rapport aux femmes qui ne partent pas à l'étranger, est l'apparition d'une dévalorisation du style de vie et du statut villageois de la femme associée à une intégration plus marquée des pratiques domestiques et des usages de l'espace vus ailleurs.

Depuis cinq ans, Marica (56 ans) travaille en Italie comme femme de ménage. Avec un accent italien, elle insiste sur le contraste entre le statut de la femme au Pays d'Oaş et ailleurs : « *Moi j'aime travailler là-bas. Tu fais ton travail et ensuite tu pars, tu fais ce que tu veux : se promener ou tout simplement te reposer. Tandis qu'ici, une femme ne finit jamais son boulot (Certeze, 2004).*

Toutefois, dans la majorité des cas, cette prise de conscience de la différence ne dépasse pas le discours ou les gestes esthétiques tel que l'embellissement « à la parisienne » de la maison avec des pots de fleurs. Dès son retour au village, la femme reprend ses tâches quotidiennes et le contrôle de ses responsabilités familiales tels qu'ils sont convenus par la famille et par la communauté. Enfin, elle ne peut pas se soustraire au code traditionnel local de l'honorabilité féminine. Bien qu'elle ait vu autre chose ailleurs, la femme ne peut risquer de se ridiculiser, car cela n'affecte pas seulement son honorabilité, mais celle de la famille entière, enfants y compris.

En ce qui concerne les « risques » d'une appropriation « facile » des comportements

20) Cela vient en contradiction avec l'association normative entre la femme et la tradition, entre l'homme et la modernité (Segalen 1984).

20) Le déplacement du statut de la femme est souligné aussi par les études sur la *double résidentialité* des immigrants portugais (Leite 1999 : 295-312).

extérieurs au code de l'honneur local, le cas des femmes de Certeze est exemplaire. Malgré leurs maisons, elles sont parfois accusées par les femmes des villages voisins de comportement déshonorant, défini par le manque d'habileté à cuisiner et à prendre soin de la maison. Dans la sphère publique, elles manqueraient de volonté et d'habileté dans l'organisation des cérémoniels de mariage. À quoi s'ajoute un comportement ostentatoire dans la maison « trop luxueuse », dans les vêtements traditionnels et modernes, jugés « trop dispendieux ».

Cette image témoigne essentiellement du maintien du code traditionnel de l'honneur centré sur la figure de la *gospodina*. Selon les femmes des villages voisins, les Certezence sortent de la norme locale, c'est-à-dire



Conclusions. La maison anthropophage ou l'agency de la maison. L'incapacité de posséder, c'est être possédé

Le passage de la lutte au couteau, ou verbale, à la joute impliquant les maisons induit un changement généralisé du rapport entre l'individu et l'espace bâti. La reconstruction de la maison n'est plus uniquement un devoir ou une condition de la fondation de la famille, une stratégie familiale pour assurer une alliance honorable (Segalen 1984). Elle devient le principal marqueur d'amplification de la réussite et de l'honneur (Huizinga 1949) dans la société.

Le sens de la maison de Certeze n'est pas dans le syntagme *je veux une maison plus grande et plus belle* mais essentiellement dans le rapport dans lequel cette volonté s'engage : *je veux une maison plus grande et plus belle que celle de mon voisin, de ma sœur, de mon ami, etc.* La possession d'une maison n'est rien dans l'économie de l'honneur ou de la réussite si elle ne suit pas le rythme collectif de transformation et d'adaptation permanentes. Le dessein de la maison de Certeze ne réside donc pas dans sa construction, mais dans sa transformation, seul moyen

qu'elles renoncent plus vite au travail de la terre, compensé par l'argent utilisé pour assurer les besoins domestiques en nourriture. Elles vont aux marchés des villes acheter des vêtements à la mode et très chers. Pendant les cérémoniels de mariage, elles embauchent les femmes du village voisin connues pour la qualité de leurs plats et leurs talents d'organisatrices. Ainsi, le rapport entre les femmes de Certeze et celles des villages voisins change : il n'est plus égal, mais hiérarchique, d'employeur à employé, contractuel. Dès lors, l'évaluation de l'autre ne se fait plus en fonction des mêmes critères, et par conséquent, les règles de la compétition « loyale » tombent à l'eau, ce qui explique automatiquement le déclassement des femmes de Certeze, et ce malgré leurs possessions et leurs richesses.

de préservation et de valorisation de l'honneur. Sans cela, l'individu risque l'isolement social ou, selon les termes de Bourdieu, « la mort symbolique » (2000).

Or, dans la communauté paysanne locale, la mort symbolique est aussi économique et sociale. Dans la société roumaine en général, les trois continuent à être indissociables parce qu'elles assurent la survie de l'individu et de la famille au sein de la communauté. Plus qu'un abri, plus qu'un lieu pour la famille ou pour les enfants, la maison possède le pouvoir de conférer à l'individu une identité honorable et crédible dans la société.

Cet exemple de la maison de Certeze n'est pas unique. Le paysage bâti des pays post-socialistes est le théâtre de compositions et de recompositions qui réunissent des temporalités et des lieux multiples. Comment définir finalement cette maison, tantôt moderne, tantôt de type occidental (sans l'être entièrement), tantôt désirée et aimée au point de faire des sacrifices énormes pour l'avoir et pour la bâtir, tantôt détestée parce qu'elle n'est jamais entièrement à soi ?

La rupture avec le monde occidental induite par l'instauration des régimes autoritaires associée à la pression idéologique et aux contraintes économiques et sociales



dans les pays de l'Europe Centrale et Orientale ont provoqué un repli (défensif) de la population sur les institutions traditionnelles. Cela a conduit à la naissance d'une société d'underground, animée par des réseaux de sociabilités eux-mêmes tirés des modèles anciens : familiaux et parentaux, de voisinages et amicaux. Le troc (matériel ou en services) est devenu une manière de survivre et de compenser l'absence de l'implication des institutions étatiques dans le bien-être quotidien des citoyens. Hors d'un encadrement institutionnel fonctionnel et d'une logique d'investissement et de production de marché, l'argent était soit stocké à la maison, soit dans les biens dits « stables » comme la maison, l'aménagement intérieur et la voiture. Ainsi, l'insécurité financière et sociale a été accompagnée par un repli sur la maison, le seul bien, en pierre et en béton, « que personne ne puisse voler ». Espace de liberté et d'affirmation de l'individualité de chacun, la maison a attiré les investissements les plus importants. Objets, meubles, tout se plie (Humphrey 2001) et s'accumule dans l'appartement ou dans la maison de l'« homme nouveau » afin de montrer la réussite de la famille, de l'individu. Le comportement d'accumulation est secondé par un autre : celui de ne rien jeter. Selon nous, le régime totalitaire a été la coquille de préservation des institutions traditionnelles, seules chargées d'assurer et de régler la survie, et surtout une identité valorisante dans la société²².

L'effondrement du système politique officiel en 1989 ne touche pas à ce monde d'underground. Pas d'une manière immédiate en tout cas. Il continue à fonctionner avec quelques ajustements : la réussite et ses matérialités sortent de la cachette domestique pour se déployer et devenir visibles sur la scène publique. La réussite n'est plus intime, cachée, mais interpellante, envahissante. L'extérieur, les matériaux, la grandeur deviennent en quelque sorte l'affaire de tous. C'est en fonction de la maison que la communauté classe et évalue la réussite du propriétaire.

Telle que nous l'avons pu observer dans le cas des Certezeni, la maison continue

à rester au centre de la vie des gens. Faute d'un système économique crédible, faute d'informations sur l'investissement, les gens continuent à faire *comme avant*, c'est-à-dire à orienter les investissements vers ce en quoi ils ont confiance : la famille et la parenté élargie. À cette réalité extérieure se rajoutent d'autres, internes, qui découlent du pouvoir de normativité des réseaux traditionnels, encore actifs. Selon la norme générale, bâtir une famille est synonyme de bâtir une maison, les rituels de mariage restent attachés à la maison, la socialisation se déroule essentiellement dans l'espace intime de la maison. À tout cela se rajoute la responsabilité intergénérationnelle car construire une maison c'est aussi assurer l'avenir des enfants.

Cependant, nous avons observé que l'explication du phénomène bâtisseur ne s'arrête pas là. Centre de la vie des individus et de la famille, la maison joue un rôle essentiel dans la définition du statut de chacun et de chacune dans la communauté. Travailler sa maison c'est *se travailler soi-même*. Le phénomène bâtisseur n'est que l'externalisation d'un processus bien plus profond de redéfinition et de valorisation de la société roumaine. Transformer SA maison a également un effet réparateur : cela permet à la société de s'approcher d'un idéal de réussite qu'elle n'a jamais eu la possibilité de satisfaire avant.

Mais cette volonté a un revers : la maison de rêve ou la maison de la réussite n'est jamais conforme à l'idéal, car ce dernier change constamment de forme, de couleur. Ainsi, la relation d'action unidirectionnelle de l'homme vers l'espace se retrouve de plus en plus dans ce que Daniel Miller appelle *l'agency* de l'objet ou de la culture matérielle. La maison en tant qu'espace de refuge, de tranquillité et de sécurité révèle son côté méphistophélique car, en échange de l'affirmation et de la communication d'une identité sociale valorisante et surtout reconnue, elle demande toujours plus : elle dévore argent, temps, santé, loisir. Autrement dit, et pour reprendre une dernière fois les mots de Daniel Miller, « l'incapacité de posséder, c'est être possédé » (2001).

22) Sur la scène officielle, il y avait d'autres figures de la réussite qui étaient normées par l'idéologie socialiste paternaliste : le travailleur, l'ingénieur, la femme travailleuse, sans parler de l'image du dirigeant. Concernant cette dernière figure, elle reposait sur l'activation non seulement du discours paternaliste, mais aussi du vocabulaire de la famille, une des explications de sa durée et de sa réussite (Constantin Dobrila, 2006, *Entre Dracula et Ceausescu. La tyrannie chez les Roumains*, Les Presses de l'université Laval).

Bibliographie sélective

- Baudrillard, J. 1988, « *Simulacra and Simulations* ». Dans Mark Poster (dir.), *Selected Writings*.
- Baudrillard, Jean, 1984, *De la séduction*, Paris, Ed. Denoel
- Bonnin, Philippe et Roselyne de Villanova (dir.), 1999, *D'une maison l'autre : parcours et mobilités résidentielles*, Grâne, Créaphis.
- Bourdieu, Pierre, 2000, *Esquisse d'une théorie de la pratique : précédé de trois études d'ethnologie kabyle*, Paris, Seuil.
- Bourdieu, Pierre, 2002 [1998], *La domination masculine*, Paris, Éditions du Seuil. Cassar 2005
- Buckingham, Philadelphia, Open University Press de Certeau, I, 1980
- Cassar, Carmel, 2005, *L'honneur et la honte en Méditerranée*, Édusud
- Claude Lévy-Leboyer, 2006, *La motivation au travail : modèles et stratégies*, Paris : Éditions d'Organisation.
- Clifford, James, 2007, « Traditional Futures ». Dans Mark Salber Phillips et Gordon Schochet (dir.), 2004, *Questions of Tradition*, University of Toronto Press, Toronto : 152–168.
- *Cronica Sătmăreană*, 2999/ juin 1979 : 1
- Dant, Tim, 1999, *Material culture in the social world : values, activities, lifestyles*,
- de Certeau, Michel, 1980, I-II, *L'invention du quotidien. Arts de faire*, Paris, Gallimard.
- de Villanova, Roselyne, Carolina Leite et Isabel Raposo, 1994, *La maison de rêve au Portugal*, Paris, Éditions Créaphis Huizinga 1988
- Deltenre-De Bruycker, Chantal, 1994, « La bouche du village », *Journal des anthropologues*, 57–58 : 53–63.
- Diminescu, Dana et Rose-Marie Lagrave, 2001, *Faire une saison. Pour une anthropologie des migrations roumaines en France. Le cas du pays d'Oaş*, Paris, Centre des Études des Mouvements sociaux, EHESS
- Éco, Umberto, 2007, *Istoria urâtului [Storia della Brutezza]*, București, Enciclopedia RAO.
- Goffman, Erving (1998) *Les rites d'interaction*. Paris : Minuit.
- Goffman, Erving (1973) *La mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi*. Paris : Éditions de Minuit.
- Herzfeld, Michael, 2007, *L'intimité culturelle : poétique sociale de l'État nation*, Québec, Presses de l'Université Laval Hobsbawm, Eric et Terence Ranger (dir.), 2006 [1983], *L'invention de la tradition*, Paris, Amsterdam.
- Huizinga, Johan, 1988 (1949), *Homo ludens : essai sur la fonction sociale du jeu*, Paris, Gallimard.
- Humphrey, C., 2001, « An Ethnography of Consumption in Moscow ». Dans Daniel Miller (dir.), *Consumption. Critical concepts in the social sciences*, London, Routledge.
- Kideckel, David A., 2001, « Winning the Battles, Losing War: Contradictions of Romanian Labor in the Postcommunist Transformation ». Dans Stephen Crowley et David Ost, *Workers after Workers' States. Labor and Politics in Postcommunist Eastern Europe*, Boston, Rowman & Littlefield Publishers, INC: 97–120.
- Leite, Carolina, 1999, « Femmes et enjeux familiaux de la double résidence ». Dans Roselyne de Villanova et Bonin Bonvalet (dir.), *D'une maison l'autre*, Grâne, Créaphis : 295–314.
- Malinowski, Bronislaw, 1989, *Les Argonautes du Pacifique Occidental*, Paris, Gallimard Miller 2001
- Mihăilescu, Vintilă, 2007, *Antropologie. Cinci eseuri [Anthropologie. Cinq essais]*, Iași, Polirom
- Mihăilescu, Vintilă (dir.), *Etnografii urbane. Cotidianul văzut de aproape*, București, Polirom.
- Moisa, Daniela, 2010, *Maisons de rêve au pays d'Oaş : (re) construction des identités sociales à travers le bâti dans la Roumanie socialiste et postsocialiste* [Thèse en ethnologie] Université Laval.
- Miller, Daniel (dir.), 2001, *Home possessions: material culture behind closed doors*, Oxford, UK; New York, Berg, 2001
- Philippe Coulangeon, 2011, *Les métamorphoses de la distinction. Inégalités culturelles dans la France d'aujourd'hui*.
- Reinhard Bendix and Seymour Martin Lipset (eds), 1966, *Class, status, and power; social stratification in comparative perspective*, New York: Free Press.
- Sabev, Dessimslav, 2008, *Comment draguer un top-modèle*, Presses de l'Université Laval.
- Scott, James C., 1989, *Prestige as the Public Discourse of Domination*, University of Minnesota Press.
- Weber, Max, 1985 [1964], *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Plon
- Karnoouh, Claude, 2008 (1990), *L'invention du peuple, chronique de Roumanie*, Paris, L'Harmattan.

